

### *La Ville au XVIIIe siècle*, colloque d'Aix-en-Provence (29 avril-1er mai 1973) Centre Aixois d'Études et de Recherches sur le XVIIIe siècle (Edisud, Aix-en-Provence), 1975).

Gérard Le Coat

Volume 9, numéro 3, décembre 1976

Littérature et philosophie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500426ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500426ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Le Coat, G. (1976). Compte rendu de [*La Ville au XVIIIe siècle*, colloque d'Aix-en-Provence (29 avril-1er mai 1973) Centre Aixois d'Études et de Recherches sur le XVIIIe siècle (Edisud, Aix-en-Provence), 1975.] *Études littéraires*, 9(3), 612–616. <https://doi.org/10.7202/500426ar>

gués à la fin et constituent une espèce d'appendice. On n'y trouve pas d'exposé théologique. Dans la deuxième édition, Thomas de Cantimpré ajoutera un vingtième livre consacré à l'astronomie.

Cette composition bizarre et le peu d'originalité que manifeste Thomas de Cantimpré dans ses exposés, simple compilation sans véritable réélaboration, n'ont pas empêché l'ouvrage de connaître un grand succès (il en existe plus de cent quarante manuscrits). L'œuvre reflète les goûts d'un public profane féru de récits fabuleux et de curiosités déjà bien archaïques au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Aussi, après le XV<sup>e</sup> siècle, l'ouvrage, qui ne répondait pas à l'ambition du titre, tombera-t-il dans l'oubli. Les encyclopédies de Barthélémy l'Anglais ou de Vincent de Beauvais, par exemple, beaucoup plus ambitieuses, donc plus complètes, connaîtront, elles, une immense et persistante audience.

J.B. Friedman a choisi d'éditer le livre XIX et de rééditer le prologue et le livre III du *De Naturis rerum*, d'après le Ms. Valenciennes 320. Le Prologue expose le plan de l'œuvre, les sources et le but qu'y poursuit l'auteur. Le livre III est consacré aux hommes monstrueux ou semi-humains (Amazones, Centaures, Pygmées, etc.) dont l'imagination médiévale peuplait l'Orient fabuleux. La source principale de Thomas est l'*Historia orientalis* du célèbre prédicateur Jacques de Vitry, évêque d'Acce. Par ailleurs, les sources du livre XIX, où il est traité des quatre éléments, sont, entre autres, le premier livre du *De Imagine mundi* d'Honorius Augustodunensis et, à un moindre degré, le livre II de l'*Historia naturalis* de Pline l'Ancien.

L'intérêt de ces quelques extraits nous fait espérer pour bientôt l'édition complète du traité.

Sur les encyclopédies médiévales, le lecteur pourra consulter l'ouvrage collectif intitulé *La Pensée encyclopédique au Moyen Âge* (Neuchâtel, 1966) que ne cite pas J.B. Friedman.

5. Claude GAGNON, **Recherche bibliographique sur l'Alchimie médiévale occidentale** (p. 155-199).

Cette bibliographie méthodique, pour incomplète qu'elle soit, comme le reconnaît son auteur (mais elle comporte déjà plus de cinq cents titres), ne manquera pas de rendre les plus grands services à tous ceux qu'intéresse la pratique alchimique au moyen âge. Un plan sert à guider le lecteur dans le méandre des références, mais une numérotation continue en eût peut-être facilité le maniement.

Tel qu'il se présente, ce cahier apporte une contribution précieuse à l'étude de la « science » médiévale, dans la mesure, surtout, où il traite de questions « marginales », donc peu ou mal connues, comblant, par là, quelques-unes des lacunes des manuels d'histoire du moyen âge. La présentation matérielle est sobre, mais soignée. C'est un ouvrage de qualité.

Yvan G. LEPAGE

Université de Moncton

**LA VILLE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE**, colloque d'Aix-en-Provence (29 avril-1er mai 1973) Centre Aixois d'Études et de Recherches sur le XVIII<sup>e</sup> siècle (Edisud, Aix-en-Provence, 1975).

Cette nouvelle publication du CEAR constitue un recueil des

communications présentées et discutées lors du neuvième colloque international d'avril 1973. S'il ne tient pas compte d'une manière stricte de l'ordre chronologique des présentations, le plan adopté par Henri Coulet, président du colloque chargé de la préparation du recueil, possède le grand avantage de faire apparaître en clair les thèmes moteurs de la rencontre : (1) La Ville du XVIIIe siècle dans la Littérature et l'Histoire des Cités de France, (2) Histoire de la ville au XVIIIe siècle — Démographie — Urbanisme — Historiographie, et (3) Littérature de la ville et Culture urbaine à l'étranger.

Ces têtes de chapitre révèlent d'emblée la richesse d'un ouvrage qui intéressera tout autant le sociologue que l'historien, l'architecte urbaniste que le critique littéraire, l'esthéticien que l'« idéologue » moderne, sans oublier le chercheur désireux de promouvoir la démarche interdisciplinaire, démarche aujourd'hui reconnue indispensable aux sciences humaines, comme en témoigne le premier congrès international des Arts Comparés (*Comparative Arts*) qui s'est tenu à l'Université d'Indiana en mars dernier et auquel j'ai eu le privilège de participer.

Les communications relatives au premier thème prennent ici pour focale Paris, ce qui n'est pas fait pour surprendre : lorsqu'ils abordent le phénomène de la ville, c'est d'abord à Paris que pensent les écrivains du XVIIIe siècle, fascinés qu'ils sont par ce « suprême représentant du fait urbain » (je cite M. Simon Davies, de l'Université d'Exeter) sans équivalent dans le royaume de France. Romanciers en quête de modèles, philosophes-hommes d'action obsédés par le politique, dilettantes épistoliers ou biographes, auteurs de

théâtre, conteurs et essayistes de tout acabit, demeurent subjugués par la capitale, grand corps boulimique et hyperactif, hiéroglyphe de la modernité. Les travaux des congressistes viennent à point nous rappeler que le phénomène de la centralisation, s'il est précipité par les événements révolutionnaires et post-révolutionnaires, invite déjà les esprits à la réflexion au milieu du siècle.

L'intérêt des communications relatives au deuxième thème est de permettre la confrontation des réflexions recueillies dans la littérature avec les travaux récents des historio-graphes, démographes et économistes travaillant sur archives avec, de plus en plus fréquemment, l'aide des ordinateurs. L'étude de Mme Antoinette Chamoux, de l'École Pratique des Hautes Études, sur la population de Reims, constitue un excellent exemple de ce que l'ordination bien conduite peut faire pour le chercheur contraint de consulter un très grand nombre de documents (il s'agit ici de registres paroissiaux) et de se livrer à des calculs multiples dans le but de parvenir à un traitement objectif des données. Parmi les questions que se posent les historiens, celle de la croissance urbaine semble privilégiée : facteurs d'expansion (jeu des intérêts privés et publics, théories sociales et politiques, conceptions architecturales et techniques de construction), modes d'expansion (passage du village à la ville, planification de l'agrandissement, intégration des composants du système urbain déjà existant à la ville nouvelle) et leurs conséquences sur le plan humain (assimilation des individus récemment urbanisés, rapports de ces individus avec les autres, formation de groupes ethniques, professionnels, religieux et leur localisation géographique) sont passés en revue et tra-

duits en statistiques. Le troisième thème permet une dernière et fructueuse comparaison : celle du fait urbain en France et hors de France (en particulier en Allemagne, en Pologne et au Brésil).

J'ai mentionné plus haut que le « tableau de Paris » (pour reprendre le célèbre titre de Sébastien Mercier) occupe une place privilégiée dans l'ouvrage. Cependant ce tableau ne prend son plein relief qu'opposé à d'autres. Les exigences de la dialectique amènent donc les analystes (qu'ils soient du XVIII<sup>e</sup> siècle ou dix-huitiémistes) à prendre en considération les couples opposables Paris vs la province (grande et petite ville) et Paris vs la campagne. Il faut encore ajouter que ces oppositions en recouvrent une autre, idéologique celle-ci : pureté de la campagne vs corruption de la ville, le degré de corruption étant pour ainsi dire proportionnel aux dimensions de la ville.

Tout dix-huitiémiste est, bien sûr, familier avec ce *topos* récurrent de la perte de l'innocence : à la nostalgie d'une intégration parfaite et spontanée à la nature en correspond une autre qui concerne, elle, la nature humaine et appelle l'idée d'une convergence idéale que j'ai nommée autre part « la réconciliation de l'instinct et de l'éloquence ». Intitulée *Le Citoyen aux champs*, la communication de M. Jean Biou, de l'Université de Nantes, a le mérite de nous ouvrir les yeux sur Rousseau, chantre de la vie rustique, mais avant tout, enfant et poète de la ville. Je pense qu'il a raison de remettre en question la vision pastorale de Rousseau — et des rousseauistes en général. Il ne faut pas oublier qu'elle est le propre de gens de la ville qui considèrent la vie aux champs comme un refuge temporaire, un véhicule de délices ex-

ciant (faut-il le préciser ?) tout la-beur rustique. Pas plus que pour le citadin moderne qui part « se mettre au vert » pour retrouver l'état de vacance, il n'est question pour l'herboriste-polémiste Rousseau de devenir paysan. La thèse Rousseau, poète de la ville est convaincante (je pense d'emblée aux pages consacrées à Turin, où cette dernière devient métaphore proto-romantique d'indépendance, une indépendance qui ne se peut obtenir que dans le contexte urbain, garantie d'anonymat; ici, la trajectoire Rousseau-Baudelaire se dessine, comme l'avait déjà montré P. Citron dans *Poésie de Paris dans la littérature française de Rousseau à Baudelaire* publiée en 1961).

Dans sa communication *Jean-Jacques Rousseau : la ville dépravée* Mme Vernes va plus loin encore que M. Biou puisqu'elle propose un modèle eudémonique que Rousseau construit, pense-t-elle, sur la base d'un compromis qui prend pour point de départ l'obéissance à une « loi naturelle ». Il ne faut pas confondre, écrit Mme Vernes, « nature » et « état de nature ». Le « naturel », pour Rousseau, « ce sont les facultés de l'homme qui sont virtuelles à l'état de nature. . . la campagne chez Rousseau n'est pas la nature : la ville pourrait être, elle aussi, la nature ». Je suis tout à fait d'accord sur ce point, et c'est pourquoi j'ai jugé bon de distinguer plus haut entre « nature » et « nature humaine ». Emile, nous dit Rousseau, est « un sauvage fait pour habiter dans les villes ». Sa vision d'une grande ville-parc dont les rues sont « semées de forêts » et qui a pour faubourgs « Genève, Saint-Gall et Neuchâtel » (c'est la Suisse qui inspire, on s'en souvient, cette métaphore topothétique très particulière) réconcilie en effet l'instinct (= le sau-

vage) et l'éloquence (= la sociabilité, condition *sine qua non* du bonheur).

Il semble utile de souligner que le maître de Ferney aboutit à un modèle bien proche de celui de Rousseau, lui qui se félicite que le pays de Vaud ne soit rien d'autre « qu'un grand jardin ». Sans doute, la configuration géographique de la Suisse a dû inviter les deux écrivains à cette vision d'un monde où ville et campagne s'harmonisent en même temps que la nature humaine elle-même. Quoiqu'il en soit, M. Roger Mercier, de l'Université de Lille, nous rappelle que Voltaire a lui aussi apporté son appui à une propagande anti-parisienne (non pas le Voltaire du *Mondain*, mais celui, postérieur, de l'épître à Turgot, qui condamne sans appel, tout comme Restif et Sébastien Mercier, la vie frelatée de la capitale). M. Davies développe l'idée intéressante que dans cette propagande anti-parisienne, l'opposition pureté de la campagne/corruption de la ville représente le dualisme chrétien paradis/enfer, qui reparait sous une forme laïcisée. Il est un texte qu'il ne cite pas, mais qui confirme d'emblée ce transfert mythique. Je pense à celui des *Rêveries* qui nous montre le promeneur « sous les arbres, au milieu de la verdure », croyant se voir « dans le paradis terrestre » (au règne végétal purificateur de l'imagination, Rousseau oppose le minéral, symbole de cupidité : l'homme « s'enterre tout vivant », l'industrie le retenant dans « un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu » : chute et enfer sont ici clairement indiqués). Il me semble néanmoins que pour expliquer le *topos* de la corruption de la ville, il faut encore prendre en considération un autre transfert, de nature sociologique celui-ci, puisqu'il concerne le dualisme noblesse/roture : en se pliant au mo-

de de vie urbain, l'aristocratie dirigeante s'« embourgeoise » au plein sens du mot; de son côté, la rotture campagnarde est également attirée dans l'orbite de la ville, fournissant à celle-ci un contingent annuel d'ouvriers et d'ouvrières, de laquais et de prostituées. Phénomène nouveau, la promiscuité qui est le propre de la capitale fait peur à tous : la difficulté de maintenir l'étanchéité des classes, garantie par excellence de la survie de l'ordre social et de ses rites, semble préfigurer un état chaotique (je reprends ici le mot de Restif, cité par Mme Huguette Krief, de l'Université de Dakar), menace pour la civilisation toute entière. Ainsi la capitale devient-elle une nouvelle Grande Prostituée annonciatrice d'apocalypse.

À cette vision négative, que Mme Vernes qualifie très justement d'obsessionnelle, correspond son contraire, c'est-à-dire la vision futuriste d'une ville métamorphosée symbole d'une humanité régénérée ayant retrouvé l'âge d'or. Discutant la présentation de Paris dans *L'An 2440* de Sébastien Mercier, M. Réal Ouellet, de l'Université Laval, constate que c'est « l'image du cercle ou de la sphère qui revient le plus souvent » (d'où son sous-titre *Les Métamorphose du cercle radieux*). On pense immédiatement au plan de la « cité radieuse » de l'architecte Ledoux et aux nombreux projets des architectes dits visionnaires dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Ce qui est particulièrement intéressant, je pense, c'est que ce privilège accordé à la centricité ne se traduise pas seulement par la sélection des structures architecturales et urbaines en général (places, jardins, etc. . . ), mais encore par la démarche narratologique liée à la description de ces structures : les textes cités par M. Ouellet

semblent indiquer que le descripteur tourne autour de l'objet qu'il décrit, soit au niveau du sol (image du cercle), soit à différents niveaux, de bas en haut (image de la sphère). Le chercheur en arts comparés ne pourra s'empêcher de relever là un isomorphisme très révélateur eu égard au fonctionnement de l'imaginaire et qui ne fait que confirmer certaines de mes déductions antérieures à propos de l'entrelacs, récemment publiés dans la *Gazette des Beaux-Arts*. Il est également intéressant de constater que Mercier ne ferme pas le dôme de son temple-rotonde, d'où l'on voit « le ciel à découvert », de même qu'il insiste pour que les arbres élancés des parcs laissent « des points entrouverts par où l'œil avide s'échappe vers les cieux ». Ici la convergence nature ambiante-nature humaine est enfin réalisée, un principe de continuité étant établi qui relie le micro — au macrocosme. À propos de la conception philosophique qui gouverne l'utopie de Mercier, il eut été peut-être utile de montrer, ne fut-ce que brièvement, ce qu'elle doit au cosmopolitisme humanitaire de la franc-maçonnerie spéculative : l'oculus placé au sommet du dôme de la rotonde correspond à la voûte étoilée du temple maçonnique, de même que l'échelle « brillante » des planètes correspond aux voyages initiatiques du compagnon.

Je regrette de ne pouvoir, faute de place, rendre compte des autres aspects de cette publication, en particulier de l'étude du thème de la ville dépravée hors de France. Les discussions jointes en appendice, extrêmement riches, mériteraient également des commentaires. Le dix-huitième ne peut que remercier Henri

Coulet de son excellent et très utile travail.

Gérard LE COAT

*Université Laval*

**Héroïsme et création littéraire sous les règnes d'Henri IV et de Louis XIII.** Colloque organisé par le Centre de Philologie et de Littérature romanes de l'Université des Sciences humaines de Strasbourg et la Société d'études du XVII<sup>e</sup> siècle le 5 et 6 mai 1972. Actes publiés par Noëmi Hepp et Georges Livet, Paris, Klincksieck, 1974, 357 p. et planches.

Sachons gré aux instigateurs, organisateurs et éditeurs des travaux de ce colloque de nous offrir aujourd'hui, en dépit de la crise que traverse l'édition savante, un volume aussi agréablement présenté que nourri d'informations neuves et suggestives. Les sinuosités de parcours qui piquaient l'attention de l'auditoire font place ici à un ordre plus strict où la diversité maintenue s'accommode de lignes rectrices plus nettement dessinées : I. Thème éternel. Variations dans le temps. II. Groupes sociaux et modèles héroïques. III. De l'histoire à la légende. IV. Jeux littéraires. Pour couronner l'ensemble, quarante pages de discussions et des « conclusions » que J. Truchet laisse glisser sans dogmatisme vers un manifeste dix-septième.

Grâce aux regards multiples qui se sont portés sur elle en ces deux journées, la notion d'héroïsme a pris de nouveaux traits, plus nets, mais aussi plus déliés. Le domaine naguère inventorié (P.H. Simon. *Le domaine héroïque des lettres françaises*) se révèle moins circonscrit; la morale de